

## Exposition



Pour l'exposition, les katchinas sont répartis sur huit tables hautes permettant une circulation du public. Chaque figurine a nécessité environ 25 heures de travail à six ou huit mains. ROGER CHAPPELLO

# Des détenues brisent leurs chaînes en façonnant des poupées d'argile

## Anton Meier présente 150 figurines faites en prison sous l'aile d'Anouk Gressot

Irène Languin  
@Gazonee

On dirait une armée de guerriers célestes faisant face à leur destin. Hiératique, souverainement parée de plumes, de masques et de couleurs vives, cette légion d'argile semble ne rien redouter de l'avenir ni du passé. Elle porte l'étrange beauté des mythes et suggère quelque chose d'un radieux au-delà.

Ces 150 statuettes sont des réinterprétations, en terre, des katchinas, traditionnellement sculptés dans des racines de peuplier par les Hopis d'Arizona. Elles ont été modelées en 2015 dans l'atelier des femmes détenues de la prison de Champ-Dollon, qu'a géré «comme une petite manufacture» la céramiste genevoise Anouk Gressot durant dix-sept ans, avec la collaboration de deux surveillantes. Elles font l'objet d'une exposition

étonnante à la galerie Anton Meier.

Une vingtaine de prisonnières ont participé à ce travail de création communautaire durant un an, à raison de cinq heures par jour et contre une menue rémunération. Dans l'atelier de céramique de «Madame Anouk», comme on l'appelle, on vient vierge de tout bagage artistique mais chargé de vécus douloureux, d'angoisses et de solitude. «En prison, dès qu'on s'arrête, le désœuvrement prend le dessus, explique Anouk Gressot. Occuper ses mains permet de restaurer le lien avec la vie à l'extérieur, les autres et sa propre parole.» Pas question pour l'animatrice, toutefois, de qualifier son activité de thérapeutique, même s'il arrive qu'elle pense

quelques plaies: c'est plutôt le mouvement qui rétablit la part d'humanité bafouée par l'incarcération.

### Fédérer une population

Dès son arrivée à Champ-Dollon en 2001, la céramiste a imaginé des thèmes de travail en rapport avec l'ethnographie. «Il n'y a rien de pire que de proposer à un prisonnier de s'exprimer librement, souligne-t-elle. J'avais envie de faire voyager tout le monde vers de belles choses qui transcendent les cultures et les classes sociales.» Un moyen de fédérer une population multithématique et volatile - Champ-Dollon étant une prison préventive, où les détenus, issus de tous les continents, vont et viennent au long de l'année.

Après l'Égypte ancienne, les arts précolombiens ou de l'islam, qui ont déjà donné lieu à des expositions publiques, Anouk Gressot a donc choisi les katchinas - la galerie en montre un véritable, en bois et sous cloche, déniché il y a des décennies au marché aux puces. Effigies des esprits du panthéon hopi, ces figurines sont destinées aux enfants, qui les reçoivent dès leur plus jeune âge pour se familiariser avec les personnages de leur cosmogonie et les fondements de leur culture. «Ces poupées constituent donc des objets de transmission de la connaissance, raconte la plasticienne de 63 ans. Leur esthétique est joyeuse, assez stylisée, très colorée et traduisible en argile. Je n'aurais jamais amené le

thème du vaudou, par exemple, trop sombre.» Dans un premier temps, les katchinas ont pourtant soulevé quelques réticences, par

### «L'art, sous toutes ses formes, peut advenir en prison»



Anouk Gressot  
Céramiste et plasticienne

ticulièrement de la part des Nigérianes, lesquelles se méfient de la magie noire. La voie de la conjuration est finalement passée par le gospel: «Elles ont apporté des disques pour neutraliser les choses et ça les a apaisées.»

### Pas de souci de signature

Les statuettes ont été façonnées dans la glaise à partir de photos en couleur tirées de livres d'art, cuites dans le four de l'atelier puis peintes et ornementées. À de très rares exceptions près, l'élaboration est collective, trois ou quatre prévenues œuvrant à la réalisation d'un même katchina. «Partir d'un modèle permet à toutes de s'entendre, relate Anouk. Le moteur n'est pas le souci de la signature mais l'expression d'un besoin de faire.»

Séduit par le travail réalisé par la céramiste et ses pupilles, Anton Meier a proposé son espace pour le présenter. «Mener des personnes qui ne possèdent aucune notion artistique à ce magnifique résultat est formidable, avance-t-il. Et j'aime montrer qu'il existe une création qui ne relève ni de l'art contemporain ni de l'art brut, mais qui va de biais, en quelque sorte. En fait, le terme d'«art» est impropre, c'est plutôt un phénomène culturel.»

Le duo s'est constitué en association pour acheter les katchinas à l'État de Genève. Il espère que les bénéficiaires de leur vente suffiront à la réalisation d'un livre sur le sujet. Quant à celles qui ont insufflé leur âme aux poupées indiennes, elles ont souvent déjà été renvoyées dans leur pays d'origine ou un autre pénitencier pour effectuer leur peine. Anouk Gressot espère que certaines d'entre elles auront tout de même la fierté de savoir leur production vue par-delà les barreaux. «Il s'agit pour moi d'une exposition manifeste, précise-t-elle. C'est une façon de prouver que l'art, sous toutes ses formes, peut advenir en prison.»

### «Des katchinas à l'ombre des barreaux»

Jusqu'au 4 août à la galerie Anton Meier, 2, rue de l'Athénée.  
[www.antonmeier-galerie.ch](http://www.antonmeier-galerie.ch)

## Témoignages et rituel de substitution

● Amelia, Camila, Rouguiatou ou encore Sze Chi ont toutes contribué à la fabrication des katchinas. À la galerie Anton Meier, de nombreux témoignages écrits des détenues viennent souligner le propos esthétique, prouvant que certaines de ces femmes existent aussi par les textes. La créativité a «sauvé mon esprit du cauchemar», dit l'une d'elles; une autre avoue avoir encore «un tas de pourquoi»

dans la tête. Beaucoup sont mères, ternaillées par la culpabilité et la honte, rongées par l'absence. Elena adresse un message déchirant à sa fille: «La joie de créer ne compense pas, mais ça aide. J'ai compris la leçon. Un jour, tu seras fière de moi, Malina.» Sans s'appesantir sur la psychologie, Anouk Gressot raconte «le rituel de substitution», l'immense soin avec lequel les prévenues emballent les statuettes

en fin de journée, l'urgence dans laquelle elles sont de les retrouver le matin, comme s'il s'agissait de bébés. Une prisonnière a même coupé ses cheveux pour orner une figurine à tête de taureau puis lui a confectionné des habits avec un bandage trouvé dans la trousse de secours, tel un acte de guérison. Une statuette si chère à la céramiste que, contrairement aux autres, elle ne sera pas à vendre. **I.L.**

## Les crayons et l'humour viennent secouer le joug de la répression

### Distinction

La fondation Cartooning for Peace décerne son Prix du dessin de presse à Musa Kart, un célèbre caricaturiste turc

«J'ai toujours eu foi en le pouvoir réformateur des cartoons.» L'homme qui s'exprime ainsi par le biais d'un petit film projeté en son honneur se nomme Musa Kart. Dessinateur emblématique du quotidien «Cumhuriyet», ce fameux caricaturiste turc a reçu jeudi le Prix international du dessin de presse de la Ville de Genève, décerné par la fondation Cartooning



Un dessin de Musa Kart, lauréat du prix Cartooning for Peace. DR

for Peace. Remise tous les deux ans depuis 2012, cette récompense honore des cartoonistes talentueux, mis en danger en raison de leur art.

Lauréat 2018, Musa Kart vient rejoindre une liste où figurent notamment le Kényan Gado, le Malaisien Zunar et le Palestinien Hani Abbas. Accusé de soutenir une organisation terroriste hostile au régime turc, ce père de famille de 64 ans, également grand-père, a passé plusieurs mois en prison après la tentative de coup d'État de juillet 2016 contre le président Erdogan. Mais il subit les foudres du pouvoir depuis longtemps. En 2004 déjà, il avait été condamné à une forte amende pour avoir représenté Erdogan, alors premier mi-

nistre, en chat emmêlé dans une pelote de laine. En 2014, alors qu'Erdogan était devenu président, il avait été mis en examen pour «insulte au chef de l'État». Le 26 avril dernier, un tribunal turc le condamnait à trois ans et neuf mois de prison. En attendant la procédure d'appel, Musa Kart n'a pas été écroué, mais il reste soumis à un contrôle judiciaire et à une interdiction de quitter le territoire.

«La sentence est terrible. On ne s'imaginait pas que cela fut possible dans cette Turquie cosmopolite, ouverte sur le monde et proche de l'Europe il n'y a pas si longtemps. Clairement, une ligne rouge a été franchie», martèle Patrick Chappatte, vice-président de la fonda-

tion Cartooning for Peace. «Lorsque nous avons remis le prix pour la première fois, en 2012, nous n'envisagions pas que le vent de la répression allait se lever si près de nous et si rapidement», ajoute le Genevois, collaborateur du «Temps», du «New York Times» et de la «Neue Zürcher Zeitung».

Pour Jean Plantu, fondateur de Cartooning for Peace, «Musa Kart est victime de la dégradation de la liberté d'expression en Turquie». Le dessinateur du quotidien «Le Monde» relève que la liste est longue des pays où les professionnels de la presse risquent leur vie pour témoigner de la réalité qui les entoure.

«Un gouvernement sûr de son

autorité ne cherche pas à tuer le débat», souligne de son côté Guillaume Barazzone, conseiller administratif de la Ville de Genève et membre du jury de Cartooning for Peace. Jeudi, le magistrat a rappelé que «sans presse, il n'y a pas de démocratie».

S'il fallait s'en convaincre, on arpentera jusqu'au 3 juin le quai Wilson. En 60 panneaux, une belle brochette de dessinateurs internationaux montre des cartoons incisifs sur trois thèmes d'actualité: droits de la femme, fake news et nouveaux murs. Parmi les exposés, Herrmann, de la «Tribune de Genève», et Chappatte. Sans oublier Musa Kart, bien sûr. **Philippe Muri**  
@phimuri